

Souvenirs

Mon père est né le 23 décembre 1890 à Arad (Transylvanie) dans une famille de condition moyenne. Son père était employé à la caisse d'épargne de la ville; sa mère, femme énergique et raisonnable, gouvernait sa famille d'une main ferme: ses cinq fils dont mon père était le cadet (un des frères mourut jeune d'une affection pulmonaire, un autre fut tué à la guerre, la première guerre mondiale).

Mon père a passé le baccalauréat au lycée d'Arad, une très bonne école dont les professeurs surent éveiller l'intérêt des jeunes pour les lettres, les sciences et les arts. En effet, des trois frères Eckhardt parvenus à l'âge adulte, deux ont embrassé une carrière scientifique: mon oncle, Ferenc Ekhardt, est devenu professeur d'histoire du droit à cette même université de Budapest où mon père a dirigé la chaire de français pendant 35 ans.

Je ne saurais dire exactement en quelle année mon père est venu la première fois en France et dans quelles conditions - cela devait être une bourse d'études - mais il était fier de mentionner qu'il avait eu la chance de suivre les conférences d'Henri Bergson au Collège de France. Il parlait souvent de l'Ecole Normale Supérieure d'autant plus que, lui-même étudiant, puis professeur au Collège Eötvös, aimait à mettre en parallèle cet établissement hongrois et la célèbre école de la rue d'Ulm.

On pourrait dire que mon père était prédisposé à se consacrer à l'étude de la langue française, car il ne roulait pas les r à la façon hongroise, mais il prononçait un r uvulaire français. Enfant, je ne m'en suis aperçue qu'en entendant parler papa la première fois à la radio. Bien qu'il n'ait jamais eu l'occasion de faire un très long séjour en France, mon père parlait un français absolument authentique à tel point que, selon une anecdote, un jour un agent de police qui l'interpellait et à qui il déclarait ne pas être français aurait mis en doute cette affirmation et aurait voulu le conduire au commissariat pour "avoir essayé d'induire en erreur les autorités".

Quant à l'activité universitaire de mon père, mes premiers souvenirs se rattachent à sa présence régulière aux "kari ülés", ces réunions des professeurs de la faculté dont il nous apportait toujours des bonbons. J'imaginai que "Kari", qui est le diminutif du nom hongrois Károly (Charles), était un bonhomme qui distribuait à ces réunions des bonbons aux professeurs ayant des enfants. (Malheureusement cet excellent usage est tombé en désuétude après la seconde guerre mondiale.)

D'autre part, je me souviens de certains cartons qui avaient contenu du sucre en morceaux et dans lesquels papa recueillait les fiches pour son premier dictionnaire, le dictionnaire hongrois-français paru en 1935. Il ne fut pas suivi d'un

volume français-hongrois, car, presque à la même date, les deux grands volumes de Sauvageot furent publiés.

Quand je faisais déjà mes études secondaires - je préparais le baccalauréat - c'était la guerre et mon père ne pouvant plus venir en France afin de se documenter pour ses travaux, entreprit des recherches sur un poète, le premier grand poète hongrois, Bálint Balassi qui devint, on peut dire, sa passion. Je me rappelle avoir tiré quelque vanité du fait que je connaissais à l'époque certains détails de la vie et de l'activité de ce poète que mon excellent professeur de hongrois devait ignorer.

Mon père était un homme qui s'intéressait à tout. Il connaissait le nom des plantes, des insectes, des pierres, des étoiles. En été, lors de nos excursions familiales, il ne cessait de nous expliquer les merveilles de la nature. Cueillir des champignons était une de nos occupations favorites. Le mot "cèpe" est l'un des premiers mots français que j'ai appris. Car papa nous donnait aussi des leçons de français pendant les vacances. Sa méthode était assez différentes de celle que j'étais obligée d'assimiler et de pratiquer par la suite au cours de ma carrière d'enseignante, de ces méthodes dites audio-visuelles qui interdisent rigoureusement toute conjugaison formelle. Nous, mon frère de 8 ans et moi qui en avais 10, avons commencé le français en apprenant par coeur "je suis, tu es, il est, elle est..." et "j'ai, tu as, il a, elle a...". Mais nous n'avons jamais confondu ensuite "ils sont" et "ils ont". Pour enseigner certaines difficultés de l'orthographe, papa avait aussi sa propre méthode. Dix pengős étaient quelque chose pendant les années 30. (Pour en donner une idée: la magnifique paire de chaussures que je convoitais chaque matin en allant à l'école ne coûtait que 6 pengős.) Or, papa a promis 10 pengős à celui d'entre nous qui devinerait comment il faut écrire correctement le nom du mois d'août en français. Inutile de dire que nous avons fini par donner notre langue au chat, mais je n'ai jamais oublié l'orthographe de ce mot difficile.

En dehors des lettres et des sciences, mon père était assez versé dans les beaux-arts, sans parler de la musique: il était un très bon pianiste, on faisait régulièrement de la musique de chambre à la maison. Il y avait un trio avec le professeur d'allemand Béla Pukánszky, violoniste remarquable, et Mme Marianne Felvinczy-Takács, violoncelliste de profession. Mais papa avait aussi sa guitare, une belle guitare avec de jolis rubans, et il nous jouait et chantait *Trois jeunes tambours*, *Dans le jardin de mon père...* et d'autres belles chansons populaires françaises.

Mon père était patriote. Malgré son nom allemand - la famille est originaire de Burgenland, région à la frontière occidentale de la Hongrie, actuellement province autrichienne -, il se considérait toujours comme un vrai Hongrois et redoutait pour son pays l'influence germanique: langue, culture, idéologie. Pour lui, comme pour un certain groupe d'intellectuels aux idées vraiment avancées, la France, la culture française, était une sorte d'antidote contre le goût, la façon de penser, la mentalité germaniques. Toute mon enfance s'est déroulée dans cette atmosphère de sympathie pour la France, pour moi, tout ce qui était français ne pouvait être que désirable. Il était donc naturel qu'en m'inscrivant à la faculté après mon bac, j'aie choisi le français comme première spécialité.

Le premier cours magistral du professeur Eckhardt auquel j'ai assisté était

consacré à certains poètes du XX^e siècle peu connus du grand public: Mathurin Régnier, Saint-Amant, Théophile de Viau. J'ai vu alors exposées sur la chaire les fiches que mon père fabriquait à partir de n'importe quel bout de papier, les fiches qui lui servaient de référence seulement, car il n'écrivait jamais ses conférences à l'avance, mais il les préparaient très soigneusement. Et tout ce qu'il nous disait de ces poètes qui ne figurent même pas dans les anthologies des lycéens français, était intéressant, passionnant même.

En ce qui concerne les examens de fin d'année, les "grands examens", ce n'était jamais mon père qui me les faisait passer. Mais pour le "kollokvium", sorte de compte-rendu obligatoire à la fin du semestre, je ne pus pas l'éviter. Jamais de ma vie je n'ai tant "bossé". Lui ne m'a rien dit, mais il était un homme intègre et je sentais combien il lui était pénible de faire passer un examen à sa fille. Alors, le jour mémorable, il a fait asseoir en cercle une huitaine d'étudiants et a commencé à les interroger. Chaque fois que quelqu'un ne donnait pas de réponse adéquate, c'était à moi de répondre. De la sorte il a réussi à éliminer tout soupçon de connivence.

Mes parents ont perdu tous leurs biens matériels lors du siège de Buda. Ils venaient à peine d'achever la construction d'une maison de famille sur la colline de Buda - mon père et ma mère n'avaient reçu en dot qu'une bonne éducation - et la maison a brûlé avec tout ce qu'il y avait dedans, dont toute la bibliothèque de mon père. Après la guerre, des élèves, des anciens sont venus lui offrir des livres, ses propres ouvrages même, mais il n'a jamais pu remplacer tout ce qu'il avait recueilli auparavant, pendant une quarantaine d'années.

Après la guerre, mon père voulut renouer ses contacts français, mais dès 1948 ce n'était plus possible. En dehors de ses recherches sur Balassi, son travail le plus important pour un public nombreux fut, dans cette période de sa vie, *le dictionnaire*. Cette fois, grâce à la Maison d'Édition de l'Académie, il avait à sa disposition des boîtes plus adaptées que celles à sucre en morceaux et, ce qui est plus important, une équipe de collaborateurs qualifiés. Je le vois corriger soigneusement chacune des fiches qui faisaient la navette entre la maison d'édition et le domicile de mes parents. Je m'étais orientée vers l'enseignement du français aux adultes et la traduction, mais j'allais régulièrement consulter papa pour des questions de langue.

Vous seriez peut-être intéressés d'entendre les noms des personnalités avec lesquelles mon père entretenait des relations. Je dois vous dire que lorsque les rapports officiels entre la France et la Hongrie étaient encore possibles, c'est-à-dire jusqu'à l'éclatement de la seconde guerre mondiale, j'étais trop jeune pour m'y intéresser. C'est grâce à un album de photo de famille que je peux vous citer le nom de Gabriel Marcel - je le vois assis sur une tribune à côté de mon père -, ainsi que celui d'une personnalité éminente de l'Union Interparlementaire, M. Robinet de Cléry. Toutefois, je connaissais personnellement quelques excellents professeurs français qui travaillaient à Budapest comme lecteur à l'Université, professeur au Collège Eötvös ou directeur de l'Institut Français: MM. Georges Deshusses (dont le fils était il y a une dizaine d'année directeur de l'Institut Français à Budapest), Pierre Moortgat, Guy Turbet-Deloff (qui a traduit *János Vitéz - Jean le Preux* - de Petöfi), Louis Bargès. Par la suite, j'ai eu l'honneur,

grâce à l'intervention de mon père, de faire connaissance du professeur Louis Chaïgne, de l'écrivain Daniel-Rops, de Mlle Marie-Thérèse Génin, libraire et éditrice du volume intitulé *Le génie français* de mon père, et du professeur Raymond Lebègue dont la famille a gardé l'amitié avec la nôtre jusqu'aux petits enfants; enfin, je dois mentionner notre fidèle ami M. Pierre Mistouflet, magistrat de Poitiers qui, même à la retraite, ne cesse de se dépenser pour soigner les relations franco-hongroises.

En 1959 mon père a pris sa retraite pour des raisons de santé, mais il n'a pas cessé de travailler, écrire des articles, préparer de nouvelles éditions du dictionnaire, jusqu'à sa mort qui est survenue le 17 mai 1969. J'ai perdu en lui non seulement un père affectueux, dévoué à sa famille, à sa femme, à ses quatre enfants, mais mon maître sur le plan moral et intellectuel.

Je remercie tous ceux qui ont consacré du temps et du travail à faire revivre sa mémoire à l'occasion du centenaire de sa naissance.